

Frédéric Sudupé

# JOURNAL DE MARIA LANI

Modèle de Despiau



Editions **Passiflore**

**Journal de Maria Lani**  
**Modèle de Despiau**

## DU MÊME AUTEUR

- *Jean Cassaigne, au service des oubliés*, Éditions Passiflore, 2022
- *Lettres à Bernard Manciet*, Éditions Passiflore, 2021
- *Tête-à-tête avec la Dame de Brassempouy*,  
Éditions Passiflore, 2020
- *Vanités*, Éditions Lostral, 2017
- *Cette danse macabre*, Éditions Lostral, 2017
- *Une odeur de bougie soufflée*, Éditions Lostral, 2016
- *Oisif définitif*, Éditions Lostral, 2016
- *Allégresse du parasite*, Éditions Lostral, 2015
- *Vide*, Éditions Lostral, 2013

Photo de couverture :  
« Madame Maria Lani » par Charles DESPIAU, 1929  
Musée d'Art Moderne de Paris  
Julien Vidal/Parisienne de Photographie  
Illustration : Freepik

© Éditions Passiflore – 2023  
93, avenue Saint-Vincent-de-Paul – 40100 Dax  
[www.editions-passiflore.com](http://www.editions-passiflore.com)

Frédéric Sudupé

**Journal de Maria Lani**  
**Modèle de Despiau**

*roman*

Editions **Passiflore**

## Avertissement

Il en va du vrai comme du vraisemblable. Leurs frontières ne sont pas toujours parfaitement tracées. Se tenir au plus près de la vérité historique des protagonistes et des dates, tel fut notre souhait. Le récit qui suit n'en invente pas moins son tempo et, parfois, ses personnages. Réalité et fiction participent d'un même élan. La seconde est au service de la première.

*Notre promptitude à mythifier et accepter  
le mythe est incroyable. Une vérité faussée  
nous devient vite parole d'Évangile. Nous y  
ajoutons de notre cru et, peu à peu, se peint  
une image sans rapport avec l'original.*

*Journal d'un inconnu*  
Jean Cocteau



## *Automne 1928*

Personne ne me connaît sous mon vrai nom, tout le monde ici m'appelle Maria Lani. J'ai créé cette femme de toutes pièces. J'ai choisi ce pseudonyme pour effacer cet autre nom qui est le mien, Maria Abramowicz, ou du moins le masquer. Je suis née le 24 juin 1905, à Kolno, village juif de Pologne, mais cela, personne ne le sait. Nous ne sommes que trois dans la confiance : mon mari, mon frère et moi. Au-delà de ce triangle d'exception, personne. Nous n'avons pas quitté la Pologne pour révéler notre petite affaire au premier venu. C'est Maximilian, mon mari, lui aussi polonais, qui a eu l'idée. Lui, si féru de cinéma. Il a conçu ce scénario à Częstochowa, dans la ville où j'ai grandi. Nous étions si démunis. Maximilian passe son temps à élaborer des scénarios. Il vit au milieu de films imaginaires, tous de son cru. Maximilian a décidé que nous devons quitter notre pays pour gagner Paris. Que pouvons-nous espérer à Częstochowa ? Ou même à Varsovie ? Maximilian a l'esprit vif. La Pologne est trop lente pour lui. Et puis, nous ne sommes pas les seuls à avoir quitté la Pologne. Depuis quelques années, même les ouvriers et les paysans émigrent. Ils viennent en France pour un gagne-pain. Nous,



ce n'est pas le travail que nous poursuivons. Notre histoire est différente. N'est-ce pas ici que respirent tous les artistes? Les ateliers pullulent. Peintres, dessinateurs, graveurs, sculpteurs, combien de toits abritent les hommes les plus vivants, les plus audacieux de notre temps? Maximilian en est convaincu, nous allons réussir. De toute façon, nous n'avons pas le choix. Nous crevions de misère en Pologne. De misère physique, morale, intellectuelle. Même l'avenir nous semblait roulé dans le linceul du passé. Alors qu'ici...

Je me suis promenée cet après-midi sur les bords de la Seine, seule. À quelques pas du pont Mirabeau. J'y ai vu un couple qui s'embrassait à pleine bouche sur un banc. J'ai appris, il y a peu, que ce pont avait inspiré un poète français, mort il y a quelque dix ans. Maximilian m'avait laissée pour un nouveau démarchage. Il tentait d'obtenir un rendez-vous. Je me sentais libre comme cette eau qui va, silencieuse, sûre de son parcours. Combien de visages a-t-elle vus se pencher sur son passage, du haut des parapets? Combien de reflets?

### *5 octobre*

Maximilian est rentré hier avec un cadeau pour moi. Lorsqu'il a franchi la porte : « Attention, fragile! » C'est le premier cadeau qu'il m'offre depuis que nous logeons ici, tous les trois, avec mon frère, dans cet appartement non loin de la gare de l'Est. Nous aurions préféré vivre au cœur de Montparnasse, à proximité du carrefour Vavin. Là, l'effervescence est à son comble – mais ç'aurait été trop audacieux. Il ne faut pas que nous habitions près de là où nous devons opérer. « J'espère que

ça te plaira. » Je m'échinai sur le papier journal du paquet. C'était un miroir. L'encadrement en bois, d'une belle rondeur, peint en jaune vif, figurait des motifs de rayons de soleil. Toutes ces flammes sculptées avec soin, ciselées dans le bois sur le même modèle, voilà qui surprenait. Bon ou mauvais goût ? Maximilian me l'avait promis : le miroir de poche dans mon sac, venu de Pologne, ne convenait plus. « Tu ne peux pas t'appêter avec ça », me répétait-il. J'ai ri en voyant combien ce miroir avait coûté, non pas tant par le prix que par l'effort, pour le monter jusqu'ici, sous la mansarde. Il est imposant. C'est à peine si nous avons un mur assez haut pour l'accrocher.

### **8 octobre**

Ce qui m'enchantait avec ce miroir, c'est qu'il a jeté la santé d'un soleil au cœur de notre appartement. Les pièces ne sont pas bien éclairées, là-haut. Même si les ouvertures laissent passer la lumière, le ciel de Paris est souvent terne. Nous n'avons pas suspendu le miroir dans la pièce principale, nous l'avons posé en équilibre sur le seul meuble présent, à côté du divan récupéré. Un divan de fortune : banquette arrière d'une Citroën d'après-guerre, désossée. En jetant le papier froissé du journal qui emballait le miroir, j'ai vu que l'un des titres évoquait le suicide de Jane Wittig, née à Emden, Allemagne. Actrice morte il y a dix mois de ça, à Paris. Suicidée. Au gaz. Chagrin d'amour. Elle avait joué en 1920 dans un film intitulé *Le Carnaval des vérités*. *Le Carnaval des vérités*? Voilà un titre qui m'irait comme un gant. Ça m'a troublée de lire ces deux mots sur le papier d'emballage : « Allemagne », « suicide ».

La ville de Berlin est un des piliers de notre histoire, à nous trois, Maximilian, mon frère, et moi.

### ***9 octobre***

Ne pas oublier : répéter une fois encore le rôle qui est le mien (comme je me donnerais une claque pour rester éveillée). Tout est noté dans le cahier bleu. Le rectangle blanc sur la couverture : un écran de cinéma pour moi. Ce cahier est mon livre de chevet. Il me rappelle que je dois faire attention – ne pas trahir les plans que nous nous sommes fixés. Tout comme moi, Maximilian et mon frère doivent tenir un rôle. Maximilian et Alexandre : mes producteurs. Moi, je dois me mettre dans la peau d'une actrice ayant travaillé en Allemagne, à Berlin. Vingt-trois ans, vingt-cinq ans, vingt-huit ans? Je peux me permettre toutes les fantaisies. Qui connaît mon âge? Nous avons mis quelques semaines pour monter notre fable. Il faut aller jusqu'au bout maintenant. Impossible de faire marche arrière. Nous avons délaissé nos vies d'Europe de l'Est pour Paris, plaque tournante de la modernité. Vies nouvelles d'invention. Nous avons laissé derrière nous notre passé comme une vieille peau. Ce n'est pas le serpent dont mon frère s'est entiché, qu'il élève dans son habitat de verre, qui nous contredirait. La mue est en cours.

### ***10 octobre***

Cocteau! Ah, tout a commencé avec lui, Monsieur Jean. Monsieur « Étonne-moi », comme certains disent ici. Cocteau.

Jean Cocteau. Insaisissable comme un ange, celui-là ! Un Arlequin ? Il faut le voir avec ses traits arabo-hindous. Le Tout-Paris des arts, des lettres, des mondanités, le connaît (croit le connaître), mais lui ne se contente pas de connaître le Tout-Paris. Il connaît tout le monde. Monsieur Jean est beaucoup aimé, semble-t-il. Cordialement détesté, aussi. Ce n'est pas mon mari qui l'a croisé le premier, c'est Alexandre. Mon frère, d'une beauté dont on dit qu'elle n'est pas très éloignée de la mienne, n'est pas de ceux qui passent inaperçus. Où donc a eu lieu la rencontre ? Dans un de ces cabarets à la mode comme on en trouve dans la capitale. Lieux de nuits où l'on s'amuse, se déguise, aux sons des phonographes ou des orchestres de jazz. Où l'on boit, danse, fume... Monsieur Jean était entouré d'une nuée de jeunes hommes frivoles, rieurs, mimétiques. Il n'a pas fallu longtemps à mon frère pour se faire remarquer. Il lui suffisait de ne rien faire. Se taire, se tenir droit près du comptoir, un verre à la main, au cœur de cette agitation près du grand miroir qui orne la salle, avec cette allure de détachement ou de pureté qui lui donne des airs de Madone. Monsieur Jean – dont certains disent qu'il est pourvu d'un œil de mouche – ne pouvait pas ne pas le voir. Alexandre a fait le reste. Mon frère est un comédien né. Comment s'y est-il pris dès le premier soir pour gagner la confiance de Monsieur Jean ? Son charme est fatal.

### *12 octobre*

J'ai rendez-vous ce matin pour une nouvelle séance de pose, dans une heure, chez un artiste que je ne connais pas. Ce sera

ma première visite chez ce sculpteur d'un certain âge. Il m'a fallu étudier un peu son travail avant de m'y rendre. Despiau, Charles Despiau. Il n'est pas un des premiers que Monsieur Jean a contactés. L'a-t-il même sollicité directement ou par le biais d'un intermédiaire? Monsieur Jean a d'abord pris contact avec des peintres, des noms qui font écho dans le monde de l'art. Les premiers artistes qui se sont montrés favorables au projet de notre trio devaient, selon Monsieur Jean, entraîner les autres. Ainsi, j'ai déjà posé dans quelques ateliers comme ceux de Braque, Bonnard, Delaunay. Ou de ce fou de Foujita. Tout le monde connaît ce Japonais excentrique à Paris. D'autres suivront. Ils ont donné leur accord. Derain. Lhote. Il faut que je leur rende visite. Je ne pensais pas, lorsque nous mettions en place notre petite affaire, que tout cela s'enchaînerait avec une telle facilité. J'en éclate de rire.

### ***15 octobre***

Depuis plusieurs semaines, les toiles et les dessins naissent sous mes yeux, dans les ateliers, avec une grâce qui m'étonne. Suis-je à la source de toutes ces apparitions? Je pose, je pose. Moi que le manque d'argent ne lâche pas, je confectionne mes tenues. J'ai su récupérer des bandes de dentelles, des mètres de tissus, des boîtes de boutons, des étoffes lamées. Je n'ai pas le talent de Mademoiselle Coco mais je m'en sors. C'est l'héritage de ma grand-mère Felicja qui me sert. Sans elle, comment pourrais-je faire illusion aujourd'hui?

## ***18 octobre***

Comme c'est drôle! Tous ces artistes pensent que je suis une actrice. Une véritable actrice. Que je ne fais rien de mes dix doigts, sinon les allonger dans la lumière. Je viens selon eux du cinéma muet. Je suis une des promesses du cinéma à venir. Monsieur Jean a dû leur répéter ce que lui a confié mon frère, Alexandre, dans le bar de monsieur Moysés, au *Bœuf sur le toit*. À savoir qu'ils sont tous deux – Maximilian, Alexandre – mes agents, mes producteurs. Quelle comédie! Ainsi, plus de mari, plus de frère! Dégagée de tout lien de famille! Je n'appartiens à personne. Libre comme l'air. Alexandre m'a présentée comme une femme irrésistible, promise à une brillante carrière, mais aussi comme une femme à séduire. Monsieur Jean a-t-il cru à la supercherie? Peut-être est-ce parce que notre histoire n'est pas crédible qu'il a eu envie d'y croire. Nous devons lui reconnaître ça : son ouverture d'esprit. Il s'est montré enthousiaste. Il s'est offert pour aider Alexandre, porter le projet. Il a souhaité rencontrer au plus vite Maximilian. Il a promis d'aller frapper aux portes des ateliers de plusieurs dizaines d'artistes dans le quartier Montparnasse. « Oui, je les convaincrai de participer au projet. » Une perle, ce Monsieur Jean.

## ***20 octobre***

Pause aujourd'hui. Autrement dit, pas de pose. Je profite de l'occasion pour passer du temps auprès de mon amie Blanche, ma voisine. Elle vit seule sur le palier, porte d'en face. Nous avons fait connaissance il y a quelques semaines. Les premiers

jours de notre arrivée dans cet appartement, Maximilian me recommandait de rester discrète, de prendre garde à mes paroles avec les personnes rencontrées dans les escaliers ou les commerces alentour. « Il faut que tu apprivoises Maria Lani. Il faut que tu façones celle que tu dois incarner. » Puis dans un sourire : « Effacer l'ancienne femme que tu es, Maria Abramowicz... » Plus facile à dire qu'à faire. Perdre son identité réelle au bénéfice d'une identité fictive, cela ne s'accomplit pas en un jour. Les premiers temps de mon arrivée ici, Maria demeurait Maria quand Lani, le nom *Lani*, devait s'imposer, devenir « moi ». Les premiers jours, je dois le dire, j'ai éprouvé des difficultés vis-à-vis de la jeune Abramowicz. Jamais elle ne serait promise à la postérité, cette femme que j'avais toujours été. Cette petite Polonaise resterait à jamais une créature de l'ombre. Bien vite, heureusement, j'ai su faire de mieux en mieux. Maria Lani, sur l'autre versant de mon existence, se présentait si prometteuse, si sûre de ses appâts. Il ne m'a pas fallu longtemps pour éloigner de moi l'autre Maria. Bon, je l'avoue, il m'arrive encore de ne pas être tout à fait Maria Lani – mes goûts culinaires par exemple. J'ai été élevée dans la tradition de la cuisine polonaise. Peut-on oublier les habitudes d'un palais? Je n'ai vécu que peu de temps dans deux autres pays de l'Est. J'ai beau avoir adopté certains goûts de Maria Lani, des saveurs me hantent, le *lekech* par exemple. Cette spécialité de nos grand-mères juives concoctée à l'occasion de Pessah, ce gâteau au parfum de citron.

**22 octobre**

Blanche ma voisine est une femme qui ne trompe pas. J'ai du plaisir à passer du temps avec elle. Elle est d'une franchise qui ferait rougir une grille de confessionnal. Elle me repose de cette tension que nous mettons, mes hommes et moi, à ne pas nous démasquer. Elle ne m'a jamais posé de questions indiscretes. Cela m'évite de lui mentir. Elle ne me connaît que sous ce prénom, Maria. C'est simple comme ça. Comme je ne suis pas non plus du genre à interroger, je ne sais rien d'elle. Mais Blanche ne me cache pas qu'elle gagne sa vie au jour le jour, comme elle peut. Avec les moyens les plus immédiats à sa portée, j'ai vite compris : ses charmes. La petite n'en manque pas. Svelte, cheveux clairs coupés court, mais non à la garçonne, joliment silhouettée, petite poitrine, avec des yeux d'eau, elle n'a pas à forcer son talent. Les hommes doivent l'accoster sans problème. D'où des amours fugitives. Elle gagne juste ce qu'il lui faut pour vivre. De toute évidence, l'argent pour l'argent ne l'intéresse pas. Une bouteille de quinquina accompagne parfois les francs laissés sur la table de nuit. Blanche, pas plus de vingt-trois ans. Elle me rappelle l'héroïne de ce livre qu'un photographe américain (lequel doit me photographier) m'a recommandé : *Nadja*. Celle-ci, telle qu'elle transparait, paraît-il, sur les photos illustrant l'ouvrage, ne ressemble à aucune des jeunes créatures qu'il m'est donné de croiser dans la rue : elle est aérienne, fantomatique. Blanche me semble aussi légère que cette *Nadja*. Ce ne sont pas les hommes qu'elle rencontre qui pourraient l'alourdir. Blanche est une femme qui décolle du sol. La seule chose qui m'inquiète : elle tousse. Il n'est



pas impossible que ce soit son vieux poêle chancelant, avec sa fumée de malheur, qui l'intoxique.

### ***24 octobre***

Nous sommes à Paris depuis quelques semaines et cette impression déjà : je ne pourrai jamais quitter ces lieux. Cette ville est extraordinaire de vie. Quelle corne d'abondance ! Ses bars, ses bals, ses dancings, ses revues de music-hall, ses théâtres. Le fox-trot. Le one-step. Le tango. Sans parler du charleston. Orchestres de jazz à Montmartre, soirées déguisées. Et tous ces hommes travestis en femmes. Que de sauts périlleux ! Les cocktails. Le champagne qui coule à flots. Et l'opium... Tout est permis. Je m'immisce dans cette féerie. Je m'affiche de plus en plus à la terrasse du bar *La Coupole* ou au *Dôme*, seule. Ou bien encore à *La Rotonde*. Je tourne. Je vire. Je vais. Et dire qu'il y a dix ans, dans cette capitale, c'était la guerre et les nouvelles du front. La boucherie ! Le gaz moutarde ! Les soldats bleu horizon ! Tout ça, si loin maintenant. Paris a fait peau neuve.

### ***25 octobre***

Maximilian et Alexandre profitent de ce débordement d'énergie dans la ville, ils travaillent d'arrache-pied. Ils s'efforcent de promouvoir notre affaire, chacun de leur côté. Alexandre se recommande de Monsieur Jean pour s'introduire dans le monde, le demi-monde, celui de la nuit débordante ou des salons vieillissants. Maximilian se présente comme le maître d'œuvre, celui qui parachève notre montage. Il se montre

moins qu'Alexandre en société, il vit plus sobrement, il rythme les temps forts. C'est lui qui s'occupe de ce que j'appelle « la finition ». Il est l'artificier, celui qui a pour tâche de faire *rêver*. Hier encore, il a raconté à je ne sais quel artiste qui doit exécuter mon portrait que j'avais travaillé avec Max Reinhardt, à Berlin. Même si ce n'est pas tout à fait vrai, ce n'est pas tout à fait faux. Je n'ai été que l'élève de Max Reinhardt. Une élève parmi d'autres. Mais ce nom, Max Reinhardt, claque ici comme un coup de fouet. C'est lui qui fait tourner les chevaux du manège. Max Reinhardt est connu comme le grand metteur en scène du théâtre allemand. Son nom frappe les esprits. Il crédibilise notre entreprise. Qui donc peut vérifier? Bien sûr, Maximilian ne se lance pas dans l'évocation de notre passé. À quoi servirait de relater ces étapes peu glorieuses par lesquelles je suis passée, ces endroits d'où je viens? Mon père, simple ouvrier d'usine avant d'être commerçant; le quartier juif et ces autres quartiers où sévissait l'antisémitisme des pays de l'Est; ces jours passés à apprendre les rudiments de la sténo-dactylographie (mes seules compétences réelles); les mois de vache maigre avec mon mari, né à Białystok, en Pologne, qui refusait d'entrer dans la vie professionnelle. Notre anonymat à tous les deux, Maximilian et moi, à Berlin. Quand la vie ne vous sourit pas, il faut l'inventer.

## ***27 octobre***

Je repense aujourd'hui à Charles Despiau. À ce Charles chez lequel je me suis rendue l'autre jour pour une séance de pose. Son atelier se trouve à la *Villa Corot*. Attention, ce nom est

trompeur. Il n'abrite aucun prestige. En fait, la *Villa Corot* se limite à un chemin de terre en impasse qui débouche sur le 2 rue d'Arcueil. Au voisinage du parc Montsouris. Dans cette impasse, Monsieur Despiau vit avec sa femme, « une certaine Marie », m'a avertie Maximilian. « Mais je ne l'ai pas rencontrée le jour de ma venue. » À vrai dire, quand Maximilian m'a parlé de la *Villa Corot*, pour le premier rendez-vous, j'imaginai autre chose. J'ai déjà vu des ateliers d'artistes peu reluisants, mais ici, quelle décrépitude ! Dans l'impasse, il n'y a que quatre constructions misérables, de brique et de bois. Ce sont là quatre ateliers côte à côte. Despiau en occupe deux à lui seul. Pour moi, cela ressemble à des abris de fortune pour indigents. Sur le coup, j'ai cru que je m'étais trompée d'adresse. Mais non. *Villa Corot*, c'était bien là. Il y avait des carreaux cassés aux fenêtres. À mon arrivée, alors même que je n'avais rien dit – mes yeux se portaient sur les fenêtres endommagées –, le sculpteur m'a lancé, comme pour s'excuser : « N'ayez pas peur, je sais reboucher quand il le faut. Vous ne souffrirez pas du froid. » Puis, tout en m'invitant à m'asseoir sur un divan : « Avec de telles ouvertures, les chats sont ravis. Ils peuvent aller et venir à leur guise. » Aux murs de l'atelier, des toiles. J'ai discerné en quelques coups d'œil les signatures de quelques noms qui ne me sont plus inconnus, chez lesquels je pose... ou vais poser. Dont Derain. Je dois me rendre chez cet artiste bientôt. Pour le reste, une grande armoire en chêne. Une table longue. Des chaises, des étagères en pin. Un chevalet. Et des socles, des stèles, des sellettes. Un autre socle avec une manivelle pour monter ou descendre la pièce de sculpture travaillée. À côté de ce socle, deux cendriers débordant de mégots. Une seule grande

pièce fait office de salle à manger, de salon, de cuisine, d'atelier. Le plus surprenant quand on pénètre sous cette hauteur de plafond, aux allures de hangar, c'est qu'on n'entre pas ici sous le toit d'un sculpteur, on pénètre dans l'intimité d'un peuple. De tout un peuple de statues. Des sculptures par dizaines, de formats variés. Têtes, bustes, torsos, corps avec bras ou pas. De tous les ateliers fréquentés jusqu'à ce jour, c'est celui qui me laisse la plus forte impression. Sans doute faut-il croire que l'ensemble de ces corps en bronze, en plâtre, la multitude de ces visages, certains encore entourés de linges humides, sans compter l'accumulation de ces moulages, oui, tout ce peuple y est pour beaucoup. Dès que vous franchissez la porte de l'atelier, vous glissez dans un autre monde.

### ***1<sup>er</sup> novembre***

Comment faire? Je repense comme malgré moi à Maria Abramowicz. Je n'arrive pas à l'oublier tout à fait... On ne se débarrasse pas de soi d'un revers de main. Il faut dire que nous sommes le 1<sup>er</sup> novembre, la Toussaint. Les morts. La foule innombrable des inapparents. De toute évidence, elle résiste au fond de moi, la petite Polonaise. Elle refuse de se faire enterrer vivante.

### ***2 novembre***

Comment faire? J'ai beau m'imprégner de mon rôle, me répéter plusieurs fois par jour : « Eh bien, désormais, je suis Maria Lani, Maria Lani, l'actrice », Maria Abramowicz

regimbe en moi. Maria Lani a beau s'imposer avec une force de plus en plus évidente, je devine dans le secret de mon corps que cette autre Maria, Maria Abramowicz, n'entend pas disparaître complètement. Il ne faut pas que je parle de ce que je ressens à Maximilian ni même à Alexandre. Ils m'inviteraient à relire au plus vite le cahier où sont consignés les contours psychologiques de la Maria qui doit réussir. Sa mémoire, son passé. Tout le rôle à tenir. « Pense au rectangle blanc », me répéterait Maximilian. À ce rectangle blanc sur la couverture du cahier qui doit me rappeler, à tout instant, avec sa ridicule forme d'écran miniature, ma vie nouvelle. Je n'ai pourtant pas démerité jusqu'à présent. J'ai joué Maria Lani comme j'ai pu. J'ai posé chez plusieurs artistes. Les derniers en date : Suzanne Valadon, Kisling. Ce dernier a même signé son dessin avec cette dédicace : *À Maria Lani avec toute ma sympathie, Kisling, Paris 1928*. La fiction qui consiste à faire croire à ceux qui exécutent des portraits de ma personne (que ce soit sous la forme d'huiles sur toile, de dessins, de sculptures) que ces portraits serviront un jour pour un film prestigieux (cinéma *parlant*) – film dont je serai l'actrice vedette –, oui, cette fiction semble prendre corps. Elle monte comme un soufflé. À vrai dire, tout le monde croit au scénario vanté par Monsieur Jean. Chacune des œuvres réalisées par ces artistes devra apparaître dans des séquences du film où l'héroïne, nous n'en avons pas raconté davantage, sera conduite à se « régénérer » devant sa propre image. Œuvres-miroirs en quelque sorte. Comme démultipliées. Oui, tout cela fonctionne. Mais voilà. Depuis hier, jour de la Toussaint, Maria Abramowicz résiste en moi. Elle refuse qu'on cloue le couvercle de la tombe.

Frédéric Sudupé

# Journal de Maria Lani Modèle de Despiau

*« Personne ne me connaît sous mon vrai nom, tout le monde ici m'appelle Maria Lani. J'ai créé cette femme de toutes pièces. J'ai choisi ce pseudonyme pour effacer cet autre nom qui est le mien, Maria Abramowicz, ou du moins le masquer. Je suis née le 24 juin 1905, à Kolno, village juif de Pologne, mais cela, personne ne le sait. »*

Maria Lani, soutenue par Jean Cocteau dans le Paris des Années folles, s'impose comme modèle dans les milieux artistiques de la capitale. Parmi les peintres et les sculpteurs rencontrés, Charles Despiau, comme un fil rouge. Cette jeune femme à l'identité faussée se tient au cœur de l'une des plus audacieuses impostures de l'histoire de l'art.

Frédéric Sudupé nous plonge dans l'intimité de cette muse parmi les plus en vogue du Paris des années vingt, restituant la personnalité troublante, troublée, d'une figure féminine qui hypnotisa beaucoup de ses contemporains.

17 €

